



L'« officiel » des lettres soviétiques : la *Literatournaia Gazeta*

La *Literatournaia Gazeta*, familièrement appelée *Litgazeta* ou *Literatourka*, naît en 1929, quand commença la remise au pas des lettres soviétiques, trois ans avant l'Union des écrivains, qui sera désormais son tuteur. Jumelée pendant la guerre avec *Sovetskoe skousstvo* (le journal des Beaux-Arts), elle récupère son identité sous le pseudonyme. Depuis 1962, Alexandre Tchakovski, romancier prolifique et sensible au vent, la dirige ; il y a quelques années, Jean d'Ormesson l'assura, lors d'un débat télévisé, qu'en sa présence il se sentait une âme de gauche. Tchakovski n'en a pas moins fait de la *Litgazeta* un hebdomadaire de seize pages, format quotidien, et qui sort à quelque trois millions d'exemplaires.

La planche de titre mérite déjà réflexion. En exergue, le mot d'ordre traditionnel, quoique en l'occurrence cocasse : *Proletaires de tous les pays, unissez-vous !*. En marge, des décorations — ordre de Lénine et Amitié des peuples — décernées au journal. Seuls, de part et d'autre, les profils stylisés de Pouchkine et de Gorki rappellent une vocation littéraire.

De fait, la *Literatournaia Gazeta* débute dans le genre *Journal officiel* : ukases du Soviet suprême

décorant tel ou tel auteur à l'occasion de son cinquantenaire ou de ses trois quarts de siècle ; nécrologie émanant de plus ou moins haut lieu (Pasternak a eu seulement droit à un bref avis de décès signé par la caisse des lettres, et Dombrovski au silence total) ; communications sur les contacts organisés par l'Union des écrivains (tout particulièrement avec les confrères afghans ou polonais ces temps derniers) ; notices sur le deux cent cinquantième anniversaire du « rattachement volontaire » du Kazakhstan, ou le quatre cent-vingt-cinquième non moins volontaire, de la Bachkirie, avec commentaires sur le rôle civilisateur de ces annexions à l'Empire de tsars. En cas de congrès du parti, de réunion de son comité central, de décisions comme le programme alimentaire de ce printemps, et, bien entendu, de discours de Brejnev, la reproduction *in extenso* de rigueur pour les textes canoniques déborde largement la « une », réduisant à six, voire à cinq les huit pages du premier cahier.

Quand le Bien passe avant le Beau...

La partie littéraire proprement dite comporte des articles de fond, des interviews d'auteurs, des reportages, des bonnes feuilles d'ouvrages à paraître, des poèmes inédits (en grand nombre), des notes de lecture, des débats culturels, des comptes rendus de films, de spectacles, d'émissions télévisées, etc.

Dans cette abondance de matières, l'actualité littéraire au sens strict occupe relativement peu de place. En U.R.S.S., il sort bon an mal an quelque six mille titres en librairie, sans compter la masse d'œuvres publiées dans chaque livraison des multiples revues à fort tirage. La *Literatournaia Gazeta* n'en analyse qu'une dizaine par numéro. Le plus important journal spécialisé du pays ne donne qu'une image fort étriquée de ce qui s'y écrit.

Son but, en effet, n'est pas tant de renseigner que d'enseigner. La plus copieuse de ses rubriques, la tribune de discussion, porte sur des sujets océans — « *Littérature de masse et littérature du peuple* », « *Le héros de roman aujourd'hui* » — où la qualité des ouvrages dont on débat ne sert que très accessoirement de critère. Seule compte la conformité à un idéal où le Bien passe avant le Beau.

De cette conception moralisante relèvent, entre autres, les protestations contre la « souillure » de la langue par l'argot ; c'est ainsi qu'un certain Kounaïev, poète de rang modeste, s'est récemment déchainé contre Vyssotski (1) (les morts ne peuvent plus se défendre), accusé d'avoir composé des chansons d'« ivrognes » et de « malfrats ». De là aussi, les condamnations de romanciers contemporains représentant des personnages trop attachés aux biens de ce monde. De là encore l'accent mis sur « le rôle de l'écrivain dans l'éducation patriotique du peuple » ; une conférence sur ce thème s'est même tenue en mai à Stalingrad, en présence de délégués de toutes les

démocraties populaires ; par pudeur sans doute, l'Allemagne de l'Est n'est pas mentionnée dans la liste d'« ivrognes » et de « malfrats ».

Pendant les années 60, la littérature soviétique s'était efforcée de répondre aux préoccupations politiques d'un pays réveillé du sommeil stalinien. Réfugiée aujourd'hui dans la peinture de la vie quotidienne, ses mentors n'ont plus souci de respectabilité dans la forme et de civisme dans le contenu. L'esthétique du réalisme socialiste a débouché sur une conception « bonne presse ». Aboutissement logique d'un système politique qui, dans tous les domaines, a besoin de bien-pensants.

L'exutoire

Le second cahier de la *Litgazeta* semble d'abord un fourre-tout. Des correspondances de l'étranger stigmatisent, avec photos à l'appui, les horreurs du capitalisme. Des reportages, également illustrés mais sur le mode « avenir radieux », glorifient la vie en U.R.S.S., dont une série d'articles critiquent aussitôt les « insuffisances ». A une rubrique scientifique assez sérieuse succèdent des textes de longueurs diverses sur la situation au Nicaragua, la misère aux Etats-Unis, le bonheur à Kaboul, la contre-révolution en Pologne, ou les progrès du pacifisme chez les autres l'U.R.S.S. a par définition une politique de paix), la perfide Angleterre (le destroyer *Sheffield* se serait sabordé pour cacher la bombe atomique qu'il transportait), le néo-nazisme sioniste (on laisse entendre que les services spéciaux Israéliens — dont Abou Nidal serait l'agent — pourraient ne pas être étrangers à la tuerie de la rue des Rosiers), etc.

Pour s'en tenir à la France, qui occupe une place de choix dans les références au monde extérieur, on est tenté de sourire en voyant citer comme témoignages décisifs

des propos ou des œuvres d'inconnus. Qu'Evtouchenko tire sa pâture du livre de Graham Greene sur la mafia niçoise pour dénoncer la corruption bourgeoise ne manque pas non plus de sel. Il apparaît normal, en revanche, que quatre colonnes soient accordées à une interview où l'amiral Sanguinetti assure que « l'introduction d'un contingent limité de troupes soviétiques en Afghanistan a été immédiatement exploitée par les auteurs de guerre ». Mais on éprouve quelque surprise à apprendre que le rapt ou prétendu rapt de Jean-Edern Hallier fut une opération antisoviétique, puisque les ravisseurs auraient exigé le départ des ministres communistes du gouvernement Mauroy.

Immunisés par le scepticisme, le Soviétique qui réfléchit — et c'est à cette catégorie qu'appartiennent la plupart des lecteurs de *Literatournaia Gazeta* — glisse sur ces informations candides. En revanche, les deux pages consacrées à la critique intérieure suscitent un vif intérêt. Etudes, souvent approfondies, sur les problèmes de la natalité en U.R.S.S., les ravages de l'alcoolisme, l'état d'esprit des jeunes, la délinquance, les erreurs de l'économie, voire ses tares — truquages statistiques et pots-de-vin, — ce sont d'objectifs réquisitoires, riches de faits, allant plus loin dans l'analyse que le restant de la presse, parfois abordant des sujets qu'on ne traite nulle part ailleurs.

La *Literatournaia Gazeta* donnerait-elle dans le non-conformisme ? Qu'elle garde depuis vingt ans le même directeur indigne, au contraire, qu'on est, en haut lieu, satisfait de ses services, qu'elle occupe un créneau dont la nécessité se fait sentir.

Les temps sont, en effet, révolus où un rideau de fer séparait de l'Occident. L'écoute, même aléatoire, des radios étrangères, la lecture par quelques privilégiés d'une presse « bourgeoise » inaccessible au commun des mortels et le bouche-à-oreille qui s'ensuit ont beaucoup appris sur ce qui se passe

non seulement dans le monde, mais en U.R.S.S. même. On sait que la Pologne ne tient plus à la communauté socialiste que par un fil ou, plutôt, une chaîne. On sait que l'Afghanistan est rien moins que le théâtre d'une promenade militaire. On sait que la pénurie constatée dans la vie de chaque jour a pour origine un système économique qui va de mal en pis. Et les cerveaux, même réduits à l'apathie par l'éteignoir brejnevien, se posent des questions.

La *Literatournaia Gazeta* a pour mission de fournir un semblant de réponse, de servir d'exutoire au besoin d'informations. Serait-ce en dénonçant de prétendus agents de l'impérialisme en Pologne, en brocardant Bernard-Henri Lévy parce qu'il s'est fait photographe en maquisard afghan, en racontant que le reste du monde, comparé à l'U.R.S.S., se révèle un enfer. Mais en s'attaquant aussi aux véritables plaies du socialisme.

« Tout est politique, camarades ! »

Sans, pour autant, se compromettre. Avec, à l'inverse, la benédiction d'En-haut. Organe ni du parti, ni du gouvernement, ni de l'armée, ni des syndicats, mais d'une union des écrivains où, d'ailleurs, tous ces pouvoirs interfèrent, la *Litgazeta* n'est handicapée par aucune responsabilité qui engage l'Etat.

« *Tout est politique, camarades !* » répétait-on, au bon temps stalinien, dans les cellules des partis communistes. Cette naïve définition du totalitarisme vaut aussi pour la fort peu naïve *Literatournaia Gazeta* d'aujourd'hui : elle informe beaucoup plus sur une société que sur une littérature.

JEAN CATHALA.

(1) Acteur, chanteur, compositeur très populaire en U.R.S.S. Décédé en 1980, à l'âge de quarante-trois ans.

de Houde
20/02/82